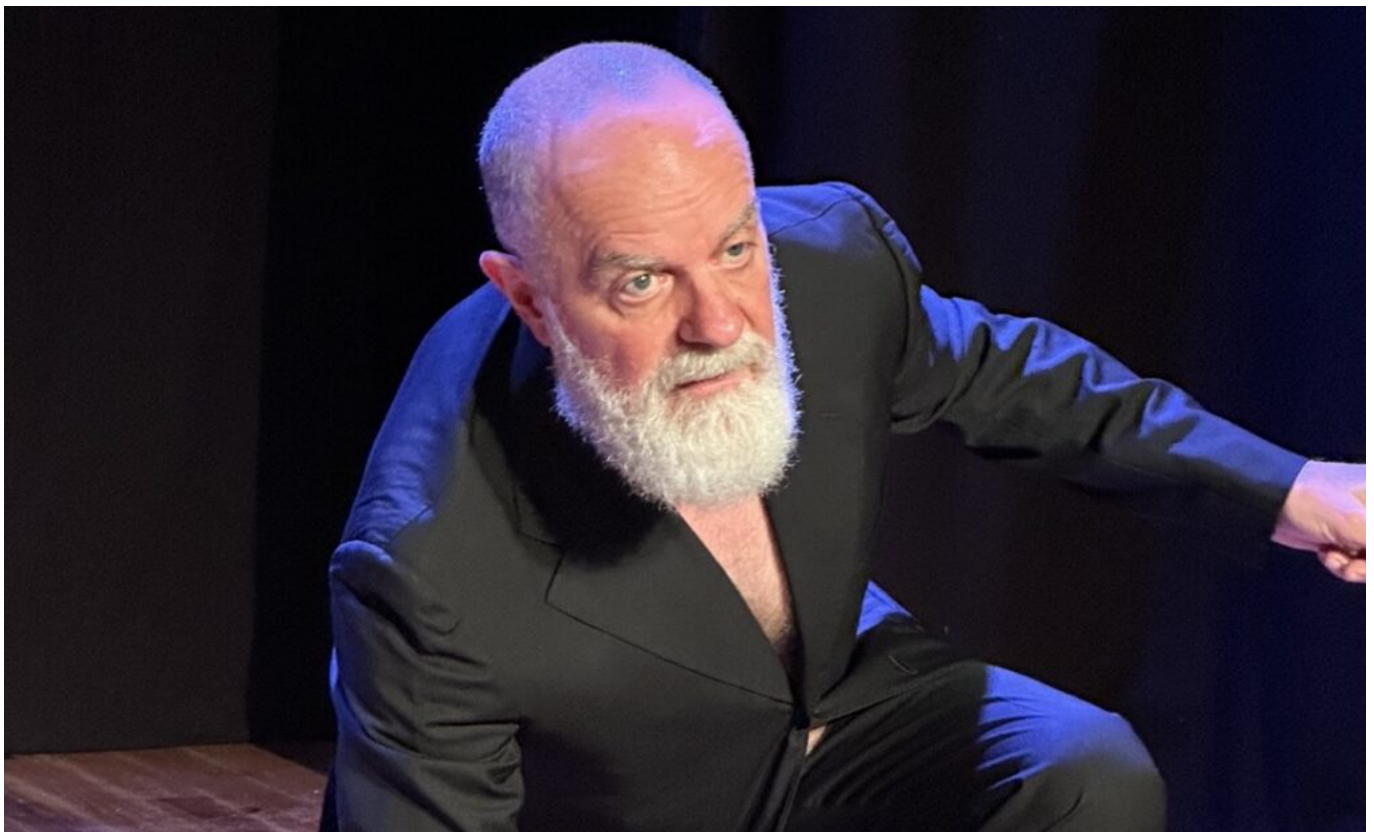


'L'homme atlantique', une immersion sensorielle dans l'œuvre de Marguerite Duras au Théâtre du Balcon



Un deux en un bouleversant

Le spectacle est construit autour de deux œuvres majeures, quoique courtes de Marguerite Duras. *Les mains négatives*, court roman écrit en 1974 et devenu court métrage en 1979 et *L'homme atlantique*, paru en 1982 mais écrit en 1981 pour le film *Agatha ou les lectures illimitées*. Cette rencontre avec Duras, ce bouleversement engendré, le comédien Didier Lutzenbacher a voulu nous les transmettre en demandant à Laurent Montel de l'accompagner dans une mise en scène qui privilégie les mots, le souffle, l'autrice, sans pour autant épargner un énorme travail de renoncement du comédien seul en scène. Que l'on choisisse de se perdre dans ses yeux clairs ou se laisser happer par ses mains immenses, le texte fait régulièrement surface en un roulis tantôt implorant, tantôt fracassant.



Ecrit par Michèle Périn le 13 janvier 2026

Ces « mains négatives » — qui est la définition en art pictural de la technique du pochoir qui applique un pigment autour de la main — préfigurent ce qui est, inexorablement : l'instant présent qui se lit dans la douleur du futur à vivre, le passé qui se révèle en creux par le silence. Ici le comédien Didier Luttenbacher tourne le dos à cette douleur mais ne la renie pas par l'aplat régulier de ses immenses paumes qui se cognent à la falaise, au mur « atlantique. » Un intermède chorégraphique permet de lier ces deux textes en un glanage de souvenirs éparpillés sur le plateau.

Le texte, rien que le texte... et John Cage

Il fait noir, car la peine et le deuil d'un amour finissant l'exigent. La mise en scène est sobre car l'histoire est aussi d'une triste banalité où seuls les mots de Duras peuvent donner cette force singulière. Le texte est une énigme, on se perd dans les ressacs de l'âme en peine, dans l'écume au bord des lèvres, dans cette circonvolution à la fois hésitante puis finalement réaliste.

On retrouve les thèmes chers à Duras comme la solitude, l'amour, le deuil, la perte. On les retrouve sans les chercher, sans fil narratif. Seule la musique de John Cage vient à point scander les souvenirs nous permettant une respiration qui fait effraction dans le réel.

Un parti pris cinématographique

On assiste aussi à une formidable leçon de cinéma, un puissant traité sur la puissance d'évocation, sur le point de vue ou le parti pris c'est selon, un plan séquence où le chagrin survient enfin, où l'homme atlantique se révèle, perdu à jamais à l'infini. Nous sommes nous-mêmes interpellés dans une mise à distance qui nous happe cependant car les mots de Duras sont toujours aussi hypnotiques. Sans connaître l'œuvre, on est frappé par le rythme imposé et en feuilletant les textes on s'aperçoit que tout était dit déjà dans la mise en page ou la calligraphie. Le travail d'adaptation théâtrale de ces 2 textes qui n'étaient pas écrits pour du théâtre, au contraire tirés d'un court métrage (ce qui est rare) a dû être passionnant : travailler les espaces en silence, les retraits en souffle, la prose en litanie incantatoire ou désespérée.

Vendredi 16 janvier. 20h. Théâtre du Balcon. Cie Serge Barbuscia. Scène d'Avignon. 38 rue Guillaume Puy. Avignon. 04 90 85 00 80 / contact@theatredubalcon.org